

Stratégie : l'idéologie rend idiot

Autor(en): **Richardot, Philippe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): - **(2007)**

Heft [2]: **Histoire militaire**

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-346806>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Mitrailleurs de la 4e division SS «Die Polizei», formée à partir de membres de la police allemande. La Waffen-SS est un corps militaire et politique. Ce type d'unité a été utilisé notamment dans des actions contre les partisans en Ukraine et en Russie, dans les Balkans, en Italie et en France.

Stratégie : l'idéologie rend idiot

Philippe Richardot

Professeur à l'Université Montpellier III.

Analyser ou pratiquer la stratégie, c'est admettre des vérités vulnérantes. Les faits remettent en cause le confort intellectuel ou tempèrent les « peurs délicieuses ». Or, l'idéologie est l'attitude intellectuelle la plus opposée à la stratégie qui n'a pas de cause préférée et reste un outil pour déterminer l'action. A travers cinq cas de figures historiques, il est sain d'étudier les méfaits de l'idéologie.

L'ennemi devient un partenaire : la fin de l'Empire romain

Parvenu à son maximum d'extension géographique au IIe siècle de notre ère, l'Empire romain qui a cessé d'être conquérant est désormais sur la défensive derrière le *limes*, frontière surveillée voire fortifiée. C'est la fin de la Paix romaine. Symbolique de ce retournement stratégique, l'empereur philosophe-guerrier Marc Aurèle passe les quinze dernières années de son règne sur la frontière du Danube à s'opposer aux envahisseurs germaniques (166-180). Après 235, les Germains rhénans, l'Empire perse, les Goths, percent plusieurs fois le *limes* tandis que les pirates saxons le contournent. Au IIIe siècle deux armées romaines sont anéanties au combat avec deux empereurs, Dèce tué par les Goths et Valérien tué par les Perses. Une crise des effectifs affecte l'armée d'un Empire devenu trop grand à défendre. Au IIIe siècle, l'habitude est prise d'engager une partie des vaincus barbares dans des unités spéciales d'auxiliaires, en plus de celles, passablement romanisées qui constituaient déjà la moitié des forces régulières romaines dont le cœur restaient les légions de citoyens. Au IVe siècle, la barrière qui empêchait les Barbares d'accéder aux grades d'officiers généraux tombe, de même que la qualité des légions décroît. Les unités d'élite sont des troupes ethniques de Barbares aux armes romaines. Quelques succès ponctuels dans l'utilisation de Barbares qui auraient dû être des exceptions, finissent par être la règle. En 376, l'arrivée des Huns bouscule les Goths qui d'ennemis séculaires se transforment en réfugiés

politiques demandant l'asile aux Romains. Les courtisans conseillent à l'empereur d'Orient Valens d'accueillir ceux qui deviendront des « contribuables, des paysans et des soldats ». A partir de ce moment là, l'idéologie a pris le pas sur la réflexion stratégique. L'historien et militaire romain Ammien Marcellin écrit qu'« aucun des futurs destructeurs de l'Etat romain » n'a été oublié de l'autre côté du Danube. Un peuple entier de Barbares est installé dans les Balkans. Il se révolte en 378, détruit l'armée romaine d'Orient et tue Valens à la bataille d'Andrinople. Pacifiés un temps par des dons et des terres par le nouvel empereur Théodose qui les prend comme fédérés, les Goths se révoltent sporadiquement et finissent, après avoir dévasté les Balkans, par piller Rome en 410. Le chef goth responsable de ce méfait est Alaric qui a le grade d'officier général romain, comme Attila plus tard. En fait, les principaux ennemis de Rome au Ve siècle, de même qu'Odoacre qui renverse le dernier empereur d'Occident en 476 sont tous des officiers généraux qui n'ont de « romains » que la fiction juridique, mais sont des Barbares. La confusion politique est accrue par les guerres politiques entre les généraux. L'idéologie qui croit acheter un ennemi par de l'or et le retourner en lui confiant le soin de sa défense s'avère une erreur mortelle sur le long terme. On ne lui montre que sa faiblesse en aiguisant son appétit. De même, l'abandon de la stratégie du *limes*, soit d'une barrière stricte entre Barbares et Empire, s'avère une erreur, car la capacité d'intégration romaine est saturée par la masse. L'ennemi doit être combattu sinon éliminé. L'Empire romain est mort pour avoir nié l'ennemi.

Le pacifisme : les années 1930

Le pacifisme est une idéologie basée sur la négation de la réalité historique. Tout analyste sérieux de l'Histoire constate la permanence de la guerre. Même la Paix romaine n'était qu'une paix armée garantie par des guerres défensives aux frontières. Il suffit d'observer une

cours d'école pour constater que la rivalité sinon la lutte est inhérente aux humains... Néanmoins le pacifisme veut croire à l'illusion que la guerre peut être bannie. Historiquement, le pacifisme apparaît en Occident après la Première Guerre mondiale qui a causé des pertes traumatisantes, mais proportionnellement moins fortes que la guerre de Trente Ans (1618-1648) où un quart de la population allemande a péri. La guerre étant par nature horrible et criminelle, la Société des Nations créée en 1919 décide de ne pas recourir à la force entre Etats et la guerre est bientôt mise « hors la loi ».

Le pacifisme est surtout l'illusion d'un Empire britannique en décadence, d'une France vieillie démographiquement et saignée par la « Der des Der » et d'Etats-Unis isolationnistes. Il s'agit de peuples riches, civilisés mais affaiblis voire égoïstes qui aspirent à être en paix plutôt qu'à la guerre toujours coûteuse. Chez les « vaincus de la paix » en Italie et les vaincus tout court en Allemagne ou chez les chantres de la Révolution en Russie on croit rien moins qu'à la force pour transformer le monde. Ces derniers veulent payer le prix d'une revanche et s'apprêtent à une guerre d'agression.

Les premiers s'enferment derrière des pactes de désarmement, une ligne Maginot ou une flotte transocéanique : soit des moyens défensifs. Céder à la

menace pour éviter la guerre, voire gagner du temps avant l'inéluctable devient la politique des Franco-Britanniques face à Hitler. Hitler progresse jusqu'à l'intolérable, se croyant tout permis. Les Franco-Britanniques perdent d'abord l'allié fasciste italien qui, à l'origine, était le plus motivé contre Hitler et l'avait militairement dissuadé d'un premier *Anschluss* en 1934. Puis ils laissent démanteler l'allié tchécoslovaque en 1938. Churchill, alors dans l'opposition, déclare à Chamberlain : « *Entre le déshonneur et la guerre vous avez choisi le déshonneur, mais vous aurez la guerre !* »

Le pacifisme des années 30 conduit à une guerre pire que la précédente. Hitler, son auteur en Europe, s'étonne lui-même d'être allé trop loin dès 1939 quand après l'invasion de la Pologne les Franco-Britanniques lui déclarent la guerre. Une réaction préalable l'aurait dissuadé de cette agression. L'état de lutte est permanent, c'est une constante historique. A vouloir reculer la guerre à tout prix, on peut se la faire imposer dans des circonstances défavorables contre un adversaire devenu trop fort.

Le pacifisme ne retient que son propre camp et se fait imposer la guerre. Une stratégie basée sur le pacifisme et le renoncement n'amène que le recul et la guerre. Le proverbe romain tiré de Végèce, « *si tu veux la paix, prépare la guerre* » reste la plus efficace défense de la paix.

La formation de base militaire, traditionnellement, vise à encourager l'acceptation de la souffrance et la résistance physique, l'obéissance, comme la violence individuelle et collective. Photo : US Army, novembre 2006.



Le mépris de l'adversaire : le nazisme

Le nazisme a entraîné la Seconde Guerre mondiale en Europe et l'a perdue. Si l'on prend les indicateurs économiques et démographiques de l'Allemagne et de ses adversaires, on trouve l'équation matérielle de la défaite. Néanmoins c'est oublier que les adversaires de 1939 ne sont pas ceux de 1945. En 1939, les Empires coloniaux français et britanniques alignent des moyens qui leur font dire « *nous vaincrons car nous sommes les plus forts* », matériellement juste mais opérationnellement faux puisque la France est balayée en 1940 tandis que les Britanniques se rembarquent piteusement.

En 1945, l'Allemagne est écrasée par l'Empire britannique qui a survécu, et surtout par les Etats-Unis et par l'URSS respectivement neutres et son alliée en 1939. Cette défaite et cet accroissement du nombre d'adversaires s'expliquent par l'idéologie nazie basée sur l'agression et le mépris de l'adversaire. Déjà en 1939, Hitler n'a envahi la Pologne que sur la certitude de l'inaction des Franco-Britanniques dont il avait constaté la lâcheté et qu'il méprisait. Méprise basée sur le mépris et guerre mondiale qu'Hitler redoutait. Son mépris de l'Armée rouge qui a subi des revers face à la petite armée finlandaise en 1940, le pousse à préparer l'invasion de l'URSS qu'il croit balayer en trois mois.

Non seulement les Russes, considérés comme des « sous-hommes » résistent, mais après cinq années de guerre, l'acculent au suicide dans son bunker. Hitler méprise aussi les Américains considérés comme des play-boys hollywoodiens incapables de se battre et précipite une déclaration de guerre, que Roosevelt aurait fini par lui imposer. Les villes allemandes sont écrasées par les bombes US et les chars yankees dévalent en Rhénanie. Cette cascade de mécomptes découle d'une cascade de mépris. Tacite, l'historien romain, avait justement écrit que même en luttant avec un inférieur on pouvait subir des dommages. Aucun ennemi ne mérite d'être méprisé avant d'être vaincu et s'il subsiste à sa défaite il reste à surveiller. Une stratégie basée sur le mépris conduit à de sérieux mécomptes sinon à la défaite.

L'incompréhension de l'économie: le communisme

Le communisme sait mieux faire la guerre que le nazisme. Il n'a jamais perdu aucun conflit. Contrairement au nazisme qui réussit dans la paix et s'effondre dans la guerre, une longue paix épuise à mort le communisme. Car, de même que le nazisme exalte la force dont il croit receler les secrets, le communisme, basé sur l'analyse incantatoire de Karl Marx, ignore les mécanismes de l'économie dont il prétend connaître les arcanes. L'économie communiste nie la propriété privée et l'idée de profit individuel, considérées comme racines du mal alors que le marché ne serait que l'expression du chaos capitalistes.

L'Etat socialiste s'approprie tous les biens et remplace les lois de l'offre et de la demande par la planification. Or, la réalité est trop complexe pour être planifiée par une administration centrale. Comme l'économie est basée sur la créativité (créer de nouveaux besoins), des apparatchiks ne peuvent imaginer autre chose que de puiser dans les ressources naturelles ou le travail forcé pour accroître les richesses. Néanmoins, la contrainte intérieure, l'idéalisme de créer un monde meilleur dans le futur, la menace extérieure amènent un temps des résultats pharaoniques. L'URSS a su écraser le nazisme dans une « grande guerre patriotique » et, pendant cinquante ans bâtir le plus grand Empire continental de l'Histoire, ouvrir la porte de l'Espace proche et aligner le deuxième arsenal au monde. Néanmoins, l'économie soviétique donne de graves signes d'essoufflement dans les années 1980, incapable de franchir le cap technologique de la numérisation.

Sa population, mieux informée de ce qui se passe à l'Ouest grâce à la radio et la TV ne supporte plus la pénurie chronique. Au bout de cinquante ans, le rêve de créer un monde meilleur qui ne vient jamais tarit le nombre de ses supporters. Puiser à grandes mains dans les richesses de son sol et décimer à millions son peuple pour écraser opposants et classes sociales indésirables ont approuvé l'URSS. En remplaçant la contrainte universelle par plus

L'armée populaire de Chine, entre autre, reste encadrée politiquement. Photos : US Army, 2007.



de liberté d'expression, Gorbatchev fait implorer son Empire. Les Etats-satellites reprennent leur indépendance en 1989 et l'URSS implose en 1991. Le communisme est rejeté comme minoritaire et paradoxalement « réactionnaire ». A contrario, le communisme chinois depuis la fin des années 1970 s'est converti au capitalisme forcené, enregistrant les taux de croissance les plus forts de la planète et devenant en 2003 le principal créancier des Etats-Unis. Dictature communiste au plan politique, mais laissant toute liberté d'expression non-politique, la Chine a renié les bases idéologiques du communisme pour devenir une puissance planétaire. La stratégie doit utiliser l'économie pour créer les bases de sa puissance non se substituer à elle.

La vérité n'est pas bonne à dire : le politiquement correct

Toute époque a son « politiquement correct » : ce qui doit être dit pour faire avancer sa carrière sinon être dans la norme ou ce qui ne doit pas être dit pour éviter les ennuis. Néanmoins, le terme de « politiquement correct » est apparu aux Etats-Unis dans les années 1990 et c'est devenu une idéologie dominante en Occident.

Déviations de la démocratie, elle base sur le credo « tout le monde il est beau, il est gentil... », mais ajoute implicitement le codicille « ...sauf ceux qui pensent le contraire ». Les croyances dérivées sont l'antiracisme et l'antioccidentalisme avec repentance à la clé, la promotion de l'homosexualité et l'humanitarisme. Contrairement à

la démocratie telle qu'elle existait avant cette idéologie, la marge de liberté de pensée et d'expression se fait réduire par un juridisme agressif. La controverse est interdite sur les vérités révélées du politiquement correct. Des procès menacent ceux qui outrepassent leur liberté de parole et un ostracisme professionnel ou médiatique les frappe si la première sanction reste hors d'atteinte.

Cette forme de dictature de la pensée tolère le multipartisme si les grands partis pensent la même chose. Comme toute idéologie, le politiquement correct rend idiot en matière de stratégie et de conflit. La société militaire n'a jamais échappé au politiquement correct et à la lutte de la liberté contre le politiquement correct du moment. Les grands militaires de l'Histoire sont souvent révélés par la guerre qui a accéléré leur carrière alors qu'ils végétaient dans la paix. Par contre, les brillantes carrières du temps de paix subissent parfois un coup d'arrêt à l'expérience de la guerre. L'art du courtisan n'est pas celui du guerrier. Une nécessaire prudence peut allier l'un à l'autre dans la mesure où le politique a assez de sens et le militaire de caractère pour déterminer une option stratégique valable.

C'est ce qui explique la carrière d'Eisenhower qui, au début de la Deuxième Guerre mondiale, postulait comme simple Lieutenant-Colonel un poste de commandant dans un Régiment de chars dans la Division du Général Patton... Le franc-parler politique a sans doute brisé la carrière du meilleur Général US, alors que tout

L'efficacité des unités motivées politiquement est régulièrement remise en cause depuis 1945. Ici, des épaves de T-55 de la Garde républicaine irakienne ont été rassemblées à Jalalabad.



l'art d'Eisenhower fut, après l'échec de Dieppe qui l'a convaincu que 1942 était prématuré, d'attendre 1944 pour lancer un débarquement en Normandie comme les Anglais le suggéraient. Aujourd'hui, le monde occidental est en guerre... mais il ne le sait pas ! La faute n'incombe pas à ses adversaires qui l'écrivent, le scandent, le clament et sacrifient des hommes courageux dans des opérations kamikazes pour en témoigner.

La faute incombe au politiquement correct qui règne sur un appareil politico-médiatique médiocre. Au temps de la menace nazie, l'Occident a eu la chance d'avoir des Churchill, Roosevelt et de Gaulle qui n'étaient pas sans défauts, mais à la hauteur de l'obstacle. Le défi lancé par l'islamisme capable de délivrer une frappe mondiale de New York à l'Indonésie est compris comme un mouvement terroriste. Malgré le fait qu'en 2001, les Etats-Unis aient lancé une Guerre Globale Contre le Terrorisme (*Global War On Terrorism*) avec l'élégant acronyme GWOT, qu'ils aient envoyé deux armées en Afghanistan et en Irak, les opinions, les faiseurs d'opinions et les dirigeants du moment n'ont pas pris la mesure de cette guerre.

Déjà l'expression « guerre contre le terrorisme » est inepte, car le terrorisme n'est qu'un moyen comme le char d'assaut. C'est un peu comme si les Alliés en guerre contre l'Allemagne nazie et ses hordes de *Panzer* avaient décrété une « guerre européenne contre les chars d'assaut ». On combat un moyen, mais on fait la guerre à une cause. Eviter de désigner un ennemi précis, lié aujourd'hui à une cause religieuse et à des populations particulières, relève du politiquement correct.

En pratique, on ne fait pas la guerre au terrorisme, mais à des terroristes identifiables par leur cause. Pour cette raison, la GWOT après un temps d'opération supérieur à la Seconde Guerre mondiale, a échoué. La GWOT est aussi en échec à cause de la confusion des objectifs –celui avoué antiterroriste, celui inavoué et cynique du contrôle pétrolier- qui a renforcé la cause islamiste dans le monde.

Par non-reconnaissance de la nature de leur ennemi, les pays alliés des Etats-Unis sont attaqués sur leur territoire. Plus d'ailleurs ils sont politiquement corrects, plus ils sont attaqués : c'est le cas du Royaume-Uni. Terre d'accueil de l'islamisme radical, le Royaume-Uni ne peut même plus faire la différence entre ses sujets et les terroristes, car la menace est chez lui. 2005, les attentats dans le métro de Londres ont célébré la sélection de la ville pour accueillir les JO. 2006 a montré que le MI-5 était infiltré par les islamistes, comme le système de sécurité des aéroports londoniens. D'ailleurs, un sondage a révélé que 15% de la population britannique était favorable à Al-Qaeda. La France a une situation comparable avec 50 à 60 000 islamistes armés présumés et seul un ouvrage polémique d'un homme politique au marge de la Droite a permis la fermeture de 30 « mosquées » clandestines à Roissy et Orly.

Les opérations américaines en Irak et en Afghanistan arrêtent leur lot de Français et d'Anglais issus de l'immigration musulmane. Or ces combattants de la foi

ne sont pas reconnus comme tels. Les terroristes sont assimilés à des voleurs de voiture : une action de police doit établir des preuves précises en vue d'un procès en règle assorti d'une peine de prison. Dans une guerre, le combattant adverse, qu'il soit de l'avant ou de l'arrière, est attaqué dès qu'il vient à portée. S'il se rend, on le traite selon la Convention de Genève et on le libère après qu'un armistice ou un traité de paix soient signés. Ses sympathisants de l'intérieur sont assimilés à des traîtres. En 1940, on n'imaginait pas les chemises noires britanniques d'Oswald Mosley faire des meetings entre deux bombardements de la Luftwaffe. Aujourd'hui, entre deux attentats, les islamistes anglais continuent de tenir des réunions publiques. Seul le politiquement correct peut permettre ce miracle. Confrontés au choix de rester Britanniques ou politiquement corrects, les sujets de sa Majesté ont choisi la deuxième option. Churchill est bien mort.

Conclusion

On est toujours idiot quand on mêle la croyance avec l'analyse. Seuls les faits départagent l'un de l'autre. Si les faits sont contradictoires avec l'analyse, c'est que cette dernière est fautive. La stratégie suppose la contradiction. Celle apportée par les conseillers et celle, plus rude, lancée par l'ennemi. La contradiction est nécessaire parce que la réalité est trop vaste pour qu'un seul esprit entrevoie toutes les possibilités, encore faut-il que les principales soient saisies par un esprit sain. La contradiction oblige à justifier ses choix pour les valider.

Ph.R.

Une photo « politiquement correcte » prise par l'US Army en Irak. Aujourd'hui, la « communication », « l'humanitaire », le « développement » ou la « démocratisation » n'aveuglent-ils pas l'opinion et les décideurs ? Peut-on parler de nouvelles idéologies ?

